

Ce qu'il faut savoir

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 46

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à se disculper, puis cela lui parut inutile, de fierté égoïste et mesquine. Qu'importait pour lui ce qu'il pensait d'elle ? Le plus pressant était de le reconforter, de le distraire de ses humeurs noires. Dans l'émoi de son brave petit cœur, elle n'écoula que ce désir de lui donner de l'espoir quand même, malgré lui, et elle s'écria, affectant la gaieté :

— Qu'est-ce qui vous prend, mon oncle, de penser à ces choses ? Je vous ai vu souvent plus pâle et plus malade que cela.

L'oncle se redressa un peu, son regard s'aviva et, bien que ses paroles fussent graves, Mme Miroux comprit qu'il ne demandait pas mieux que de se faire illusion.

— Vous auriez tort de vouloir me leurrer, oui, tort... dans votre propre intérêt. Ce que je peux faire aujourd'hui pour vous, y penserai-je demain ?... Demain sera-t-il encore temps ? Réfléchissez : vous avez quatre enfants et vous en aurez d'autres ; votre mari gagne très peu d'argent. Il n'a pas d'avenir. Saisissez cette occasion suprême : avouez-moi que votre vie est dure. Que jusqu'alors vous ayez tu cela par fierté et discrétion, je le comprends. Mais il n'y a plus de fierté ni de discrétion devant un mort...

Certes, son attitude et son ton engageant pouvaient faire supposer à la jeune femme qu'il parlait dans l'intention unique et sincère de l'obliger. Cependant elle saisit aussi, à l'intermittente anxiété de sa voix, à son regard furtivement aigu, qu'il épiait surtout dans la réponse une impression réelle de son état. Il toussa et reprit aussitôt :

— Mon testament est là, dans ce chiffonnier d'acajou, que je n'ai pas ouvert depuis dix ans. Il suffira d'ajouter quelques lignes sur le papier timbré... Si vous croyez le moment venu, dites-le moi.

Une pudeur soudaine et délicate pour cette question d'argent posée si brusquement, une répulsion à se plaindre même indirectement de son mari, la crainte d'affecter et de frapper l'imagination du vieillard, enfin une large pitié de créature jeune, forte et pleine d'espoir devant ce vieux pauvre corps étreint d'une froide détresse et déjà vacillant dans le vide de la mort, la firent maintenir de tout l'élan de son âme.

— Vous nous enterrerez tous, mon oncle, je vous le dis. D'abord, si vous reparlez de ces vilaines choses-là, je ne reviens plus vous voir, jamais, jamais !

Un peu de rose revint aux joues blêmes du vieillard, un semblant de sourire ouvrit ses lèvres et il n'insista plus. Lorsqu'elle prit congé, il appela les galopins, les caressa sans trop d'effort, puis demanda d'une voix de crainte ambiguë :

— Vous reverrai-je jeudi ?

Elle sourit paisiblement et répondit le plus naturellement du monde :

— Bien entendu... jeudi, comme d'habitude.

III

Durant la semaine, fort inquiète, la bonne petite Mme Miroux fut cent fois sur le point de monter aux Batignolles. La peur d'alarmer l'oncle d'une démarche inattendue la retint. Mais, le jeudi venu, plus essoufflée encore que de coutume, elle arriva avec ses quatre bambins. A la vue des persiennes fermées au rez-de-chaussée, le souffle lui manqua tout à fait et elle entra vivement chez la concierge :

— Eh bien ! mon oncle Etienne ?

— Il est mort cette nuit,

Mme Miroux, les jambes cassées, se laissa tomber sur une chaise. Et devant les quatre enfants, bouche bée et les yeux grands, la concierge raconta :

— Jeudi dernier, après votre départ, le cher homme se sentait mieux, malgré sa faiblesse croissante. Il a répété tous les jours de la semaine : — « Ça ira... je ne suis pas près de ma fin... ma nièce me l'a dit ! » Il faisait ce que le médecin voulait, sans regimber, docilement, et il riait des farces que je lui disais comme s'il allait ravoir ses vingt ans le lendemain. Ah ! ma pauvre petite dame, c'est une bénédiction de s'en aller ainsi, sans se voir mourir, de lâcher sa vie à petits soupirs tranquilles comme des bouffées de pipe. Il n'a eu de crise qu'hier soir, à la dernière minute. Une fois couché, il m'a dit d'une voix toute suffoquée : — « Regardez donc sous le drap... v'là deux mains froides qui me saisissent les pieds ! — Moi, je compris que sa tête démenageait, mais, pour lui faire plaisir au pauvre cher homme, je posai la bougie sur la table de nuit et j'allai regarder tout de même sous le drap. Mais voilà qu'il se reprend d'une voix encore plus suffoquée : — « Non, maintenant, ces mains froides... je sais ce que c'est... laissez-les... et allez vite au petit chiffonnier d'acajou... prenez le papier timbré... dans le tiroir à gauche... vite ! j'aurai peut-être le temps d'écrire... » — Ecrire ? Ah ! oui, je t'en fiche ! J'avais pas fait un pas vers le meuble d'acajou que le cher homme n'y était plus : un petit soupir de rien qui n'a même pas remué la flamme de la bougie. Je vous le dis, c'est tout de même un bonheur de mourir comme ça, à la papa !

La concierge reprit haleine, puis acheva en confidence :

— Le notaire est venu ce matin avec votre tante Maria : c'est elle qui hérite de tout.

IV

Une heure après, plus pâlotte et plus lasse, les yeux encore troublés de larmes, la bonne petite Mme Miroux, émue à chaque voiture, trainant une petite fille à chaque main, poussant ses deux garçons, encombrante et encombrée de ses petiots, redescendait tristement par la rue d'Amsterdam, vers sa vie de lutte et de privations. Et à haute voix, inconsciemment, elle mêlait, en petites phrases essoufflées, ses regrets et ses soucis aux avertissements lancés à ses bambins : — « Si c'était à recommencer, je recommencerais pourtant... Toto, laisse passer cette dame... Pardon, Madame !... En somme, s'il est mort doucement, c'est grâce à moi... Ne traîne pas les pieds, Lolotte... Pour la tante Maria, c'est une misère, tandis que pour nous... Prends garde à la voiture, attends !... Ah ! vraiment, par le temps dur qui court, il y a du mérite tout de même à rester délicat... Là, maintenant, traverse, mon Pierrot ! » Charles FOLEY.

*** CE QU'IL FAUT SAVOIR ***

— Le plus vieux vaisseau de l'Europe et probablement du monde, est le schooner *Emanuel*, bâti en 1749. A l'origine c'était un corsaire. Il est employé maintenant au transport du bois de construction.

— Tous les Danois de naissance ou naturalisés âgés de plus de soixante ans reçoivent une pension s'élevant de 12 fr. 50 à 22 francs par mois s'ils sont incapables de subvenir à leur besoins.